

Reçu le 25/09/2017

Publié le 25/08/2018

**Ce Que Les Immigré(e)s Africain(e)s Deviennent Dans Les Banlieues
Françaises.
Le Regard Sociologique De Sami Tchak
What African Immigrants Are Becoming in the French Suburbs.
The Sociological Look of Sami Tchak**

Bernard Bienvenu NANKEU*¹

¹Université de Maroua, Cameroun

Résumé

La littérature peut être considérée comme un document pouvant décrire un espace, témoigner d'un territoire donné, représenter un milieu avec ses réalités socio-économiques. Le présent article est une lecture du roman de banlieue *Place des fêtes* de Sami Tchak. Sous la plume sociologique du romancier, la banlieue se décline en termes d'environnement marginalisé, dystopique où les habitants, des immigrants pour la plupart, s'enlisent dans la débauche totale.

Mots-clés : banlieue, littérature, immigrants, environnement marginalisé, sociologie

Abstract

Literature can be considered as a document that can describe a space, can testify of a given territory and can represent an environment with its socio-economic realities. This article is a reading of the suburban novel *Place des fêtes* written by Sami Tchak. From the sociological point of view of the novelist, the banlieue (suburb) is described in terms of marginalized, dystopian environment where the inhabitants, mostly immigrants, get bogged down in total debauchery.

Keywords: suburbia, literature, immigrants, marginalized environment, sociology

Je viens de là où il est trop facile de prendre la mauvaise route...Je viens de là où la violence est une voisine bien familière...Je viens de la banlieue. Grand Corps Malade, « Je Viens De Là », 2008.

Le texte littéraire, comme tout discours, comme tout système signifiant, doit posséder une forme pour fonctionner, pour qu'une communication ait lieu. La forme dépend de la fonction ; elle résulte d'une élaboration progressive et conventionnelle. L'écrivain veut communiquer du nouveau mais il est contraint, pour tenir compte de la réception et de la situation de discours, d'intégrer son texte dans une tradition formelle : les genres littéraires sont des conventions

*Auteur correspondant :bernardbienvenu_n@yahoo.fr

comme les autres formes du discours. L'œuvre s'individualise sur ce fond institutionnel, plus ou moins structuré suivant l'expérience acquise. Il peut être formellement plus ou moins conservateur ou inventif. De là découle le rapport des différents genres à la langue, à l'espace, à la société. En particulier, chaque genre aborde la notion d' « espace » de manière spécifique. Au théâtre, puisqu'il « tient à la fois de la poésie et de l'action et qu'il soumet celle-ci à une unité de lieu réelle pouvant figurer une multitude de lieux fictifs, [...] l'espace est posé de façon évidente » (Aubert, 2002, p. 193). « En poésie, où le dialogue avec la peinture est constant, au-delà de l'*ut pictura poesis*, l'espace de la figurabilité, c'est la profondeur au sens où la poésie « met le langage en état d'émergence » (Bachelard, cité par Aubert, *Ibid.*) et le poète s'exprime depuis un « seuil » (*id.*, 2) qui se situe à l'origine même de la conscience conçue comme « être sauvage » (Merleau-Ponty, cité par Aubert, *id.*) ». Pour ce qui est du roman, « la liberté de représentation de l'espace est entière. Aussi peut-il devenir une donnée fondamentale de l'action. Il peut être proposé en explication de traits psychologiques des personnages ». Dès lors, l'espace est représenté dans un rapport de causalité qui influe sur le sujet. On parlera d' « espace euphorique » lorsque l'environnement est en relation avec le bien-être du personnage ; et d' « espace dysphorique » si par contre le milieu est responsable du mal être des protagonistes.

Le présent article analyse, dans cette optique, le roman de banlieue *Place des fêtes* de Sami Tchak. Qu'est-ce qu'un « roman de banlieue » ? À quelle banlieue se réfère le roman de l'écrivain togolais ? Au fil de l'étude, on verra que, par la dimension sociologique de la narration, certaines banlieues sont « mises en accusation » du fait d'un système socio-administratif qui a relégué ses habitants au rang de citoyens de seconde zone.

1. L'écrivain sociologue

Le rapport littérature-société/sociologie est historique : depuis les romantiques allemands et Madame de Staël jusqu'à Gyorgy Lukàcs, en passant par Marx, Plekhanov, Mehring, Lenine, Lucien Goldmann, etc., la littérature se doit d'être « le miroir de la vie sociale » (Plekhanov, 1974, p. 265). À partir de ce postulat, « l'objet de l'esthétique, constatent Marc Angenot et Régine Robin, est d'abord une affaire de contenu, de référence adéquate au monde dans son évolution intelligible » (2002, p. 5). L'art littéraire est donc un type de discours, certes différent des autres discours, cependant résolument tourné vers le social, ses réalités et ses mutations. Du fait de la forte socialité de leurs textes respectifs, les grands noms de la littérature française (Balzac, les frères Goncourt, Zola) et de la littérature soviétique se sont souvent vus qualifiés d' « écrivains sociologues » et, réciproquement, nombreux sont les sociologues qui n'ont pas manqué d'étayer certaines de leurs études par des textes littéraires. Parler d'un « écrivain sociologue » aujourd'hui reviendrait justement à voir dans son/ses texte(s) un contenu narrativisé et s'inscrivant dans l'étude d'un phénomène social précis.

Après une licence en philosophie et trois années d'enseignement de la même discipline dans un lycée, celui-là même où il a été élève, Sadamba Tcha-Koura alias Sami Tchak se rend en France où il poursuit des études de sociologie jusqu'à l'obtention d'un doctorat. Ces études vont le mener à Cuba, au Mexique et en Colombie, où il s'intéresse entre autres à la sexualité et à la prostitution. Autant de lieux et de thèmes très présents dans son œuvre littéraire. Entre autres mentions qui figurent sur le péri-texte éditorial de *Place des fêtes*, une brève notice biographique présente l'auteur comme suit : « Sami Tchak est né en 1960 à Bowounda, au Togo. Licencié en

philosophie et docteur en sociologie, il est essayiste et romancier. Avec *Place des fêtes*, il prend un nouveau départ dans le domaine de la fiction ». Cette information n'est pas une mention purement hasardeuse à notre avis : le paratexte détermine l'usage des textes, il est la première zone de contact avec le lecteur, sa fonction est d'agir sur le public en orientant sa lecture.

En l'occurrence, il est intéressant de prendre connaissance par cette notice du profil de l'auteur en tant qu'homme des sciences sociales et humaines : Tchak est philosophe et sociologue et de savoir que, en plus des romans, il a à son actif plusieurs essais de sociologie dont *La prostitution à Cuba* (1999), *La sexualité féminine en Afrique* (1999), *L'Afrique à l'épreuve du sida* (2000), car on en infère que son œuvre littéraire n'est pas de pure imagination mais qu'elle s'appuie sur les résultats d'une recherche d'ordre scientifique.

En ce qui concerne ses fictions romanesques, lesquelles se situent souvent en Afrique et/ou en Amérique (latine), l'auteur les définit comme engagées dans la mesure où elles abordent les mêmes thèmes que ceux de ses essais, à savoir la marginalisation, la misère, la sexualité, la violence dans des villes et villages indéfinis. La sexualité se révèle être « le moteur de la narration » (Kodjo Attikpoé, 2011, p. 168). D'ailleurs, dans un entretien, l'auteur fait observer qu'il a une « lecture sexuelle du monde » (Lavigne, 2007), une déclaration qui, « repose sur le fait qu'aussi bien ses essais sociologiques que son projet romanesque tournent essentiellement autour de la sexualité » (Kodjo Attikpoé, *Ibid.*). Le signataire d'*Al Capone le Malien* (2011) avoue avoir fait beaucoup de recherches sur le corps et la chair, qui influencent son imaginaire scriptural. De la sociologie à l'écriture, il n'existe donc pas de parallèle pour cet auteur mais une relation consubstantielle : autant il fait des recherches sur le terrain, autant les résultats donnent matière à la fiction. Le motif de la sexualité permet de donner une lecture très forte de la société.

Le sujet du charnel témoigne quelquefois chez l'auteur d'une volonté d'étudier sociologiquement et littérairement des actes de perversion et de transgression imputables à des systèmes sociaux marginalisants. Ainsi dans son deuxième roman après *Femme infidèle* (1988), l'idée est de lever le voile sur le quotidien des immigrés casés dans les banlieues et où le corps, face aux exigences de la survie, semble être le seul moyen de se procurer une plus-value matérielle voire symbolique. Avant de l'illustrer dans son roman, Sami Tchak a d'abord sociologiquement analysé la dérive des immigrés dans son ouvrage précédemment mentionné, *La sexualité féminine en Afrique : domination masculine et libération féminine* (1999, p. 77) : « C'est souvent du plus haut de leurs légitimes ambitions qu'ils tombent brutalement dans la réalité d'une vie d'immigrés sans horizon, réduits à l'errance, à la précarité, à la reconversion professionnelle par le bas. Leurs frustrations et leurs désillusions empoisonnent leur vie conjugale ».

Ce sont les propres découvertes scientifiques de l'auteur en tant que chercheur en sociologie qui alimentent ses révélations sur la « débauche » des immigrés, et c'est ce dont semble prévenir l'information biographique paratextuelle : « Veuillez considérer ce livre comme une observation sociale ». De fait, à la lecture de ce passage, on glisse facilement vers l'idée que le roman donne à voir la vie des immigrants contraints de se prostituer pour (sur)vivre.

2. Pour planter le décor

Place des fêtes est un roman de la banlieue. À en croire Romuald-Blaise Fonkoua (2007, p. 99) :

la littérature de la banlieue met en scène les minorités d'origine étrangère qui vivent « de l'autre côté du périph », ces nouveaux visages des cités défavorisées, appauvries, subissant de plein fouet les changements économiques survenus en France depuis le milieu des années 1970 [...], elle croise des écritures relevant de l'Afrique noire et du Maghreb dont les auteurs partagent parfois la vie en banlieue et le regard sur ce lieu.

Le romancier Sami Tchak n'est certes pas issu de la banlieue. Mais comme les auteurs vivant dans cet espace ou qui en sont issus, le Togolais y pose un regard. Et il ressort de cette observation que la banlieue française est une zone de déchéance morale. Le roman de Sami Tchak prend en charge les difficultés existentielles des immigrés africains qui vivent dans ces « véritables lieux de la relégation » (Tchumkam 2012, p. 80) – Paris en l'occurrence. Ces immigrés africains, « cuisant dans l'huile chaude des frustrations » (PDF, 15)², se dégradent. du fait des conditions de vie difficile dues « à une ethno-racialisation des rapports sociaux » (Tchumkam 2012 : 81) entre "Immigrés" et "Français de souche", entre les « nantis » qui forment la nation (française) et les « invisibles » de toutes origines qui ont la souffrance en partage (Boulin, cité par Fonkoua 2007 : 99). Le rejet de l'immigré en France serait donc la cause de son embourbement. L'écrivain togolais, pour sa part, pose un regard sur les enfants d'Afrique. À la seule différence que le milieu dans lequel ceux-ci vivent, dans l'univers romanesque, est l'Occident. La scène se déroule en France, plus précisément dans un immeuble de la banlieue.

Les banlieues françaises sont connues comme l'ensemble des zones urbaines miséreuses qui entourent une mégapole avec laquelle elles sont en étroite relation. Espace privilégié dans le roman de Tchak, l'une de ces banlieues que Verharen qualifiait déjà de « tentaculaires » (Verharen, cité par Jean-Claude Berton 1983, p. 15), est décrite par le narrateur comme un lieu où rien n'est normal. Tout y va de travers :

On vivait alors en banlieue...des gosses qui ont mal tourné, il y en a beaucoup. [La banlieue, c'est] la forêt intacte de la merde existentielle. La banlieue, c'est mortel. Il n'y a rien, je vous dis. Dès 17 heures, les gens se terrent chez eux et tout est mort. Sauf les jeunes qui errent comme des âmes en peine et qui font parfois du grabuge pour mettre un peu d'ambiance. Quand tu quittes Paris pour atterrir dans la banlieue, tu as l'impression d'avoir parcouru les époques à l'envers (PDF, 156-157 et 183-184).

Les banlieues françaises sont réputées concentrer aujourd'hui une population de nationalité ou, par les parents, d'origine étrangère, plus encore d'Afrique du nord ou/et, plus récemment, d'Afrique noire. Le mot sert de désignation commode, dans la presse et dans le langage courant, pour la population dite « immigrée » dont l'intégration au reste de la population « française » est difficile, que ce soit en raison du chômage de masse apparu à la fin des années 1970 ou des discriminations diverses dont elle est en général victime, liées précisément à ses

² Dans la suite du travail, les extraits du corpus porteront le sigle PDF, renvoyant ainsi à *Place des fêtes*, suivi de la page citée.

origines et, surtout, à son statut social. Les populations banlieusardes de la France sont, d'après Vanessa Aeby³, confrontées à de nombreuses difficultés. Ce sont pour la plupart des :

personnes issues d'une mixité culturelle, [qui] vivent dans des quartiers paupérisés où règnent l'exclusion sociale, la discrimination, la misère, autant économique que culturelle. La plupart sinon tous les habitants des banlieues ont connu les difficultés inhérentes à leur place dans la société (française). Ils connaissent ces pratiques qui fondent, au-delà d'une sourde contestation de la stigmatisation générale, une « communauté d'expérience », profondément liée à la socialisation et au vécu dans ces cités, c'est-à-dire non seulement aux conditions matérielles, mais aussi à l'histoire commune.

Le roman de Sami Tchak s'inspire de cette réalité et campe une famille africaine défavorisée dans la mère-patrie du Général de Gaulle. La France est présentée par le père du narrateur comme un pays raciste, par la mère de ce dernier comme le pays de la démocratie, de la liberté sexuelle et des droits de l'homme. Le fils lui-même présente la France comme son pays natal mais non comme sa patrie quoiqu'il rejette le retour au pays d'origine rêvé par son géniteur. L'espace qui sert de cadre à l'action est donc calqué sur la particularité des banlieues françaises ; ce qu'elles ont de dysphorique, d'anormal et de dégradant sur ces populations casées à la périphérie des métropoles françaises et qualifiées d'étrangères parce qu'elles sont plus ou moins « issues » de l'immigration africaine.

Il faut dire que les guerres mondiales, le boom économique du Nord et la mondialisation ont engendré dans les métropoles européennes et américaines une vague d'immigrations venue des États du Sud étouffés par diverses instabilités. Parmi les immigrants, ceux d'Afrique projettent dans les massifs déplacements Afrique – Occident le mieux-être que le berceau de l'humanité n'offre toujours pas. Aux yeux de beaucoup de candidats africains à l'émigration, « Les sociétés capitalistes européennes demeurent, semble-t-il, des réussites inégalées dont le sous-développement africain n'est pas la contrepartie » (Feze et Mbouapda 2009, p. 141). Le jeune héros de *Place des fêtes* en donne un sinistre tableau à l'orée de l'histoire d'une tragique vie familiale qu'il tient absolument à dérouler à qui veut lui prêter une oreille attentive :

Là-bas, chez mes parents, je suis allé. Là-bas, j'ai vu par mes yeux et entendu par mes oreilles. Là-bas, les États, ça meurt et ça se décompose comme n'importe quel cadavre humain. Là-bas, c'est la débâcle et les gens qui se tapent sur le cerveau avec des armes comme dans les films et ça fait des cadavres tous les jours du bon Dieu. La misère, c'est plus nu que les gosses morveux au ventre enflé...des larmes des femmes, des enfants, des pères qui n'ont pas toujours quelque chose à picorer, les larmes des gosses qui colonisent la rue en croyant que c'est là que se trouve leur paradis perdu. Les riches et leur extravagance, ça ne cache pas les miséreux et leur carence alimentaire...Je ne peux me tailler une place dans une société où tout est urgence et débrouille, où c'est pour la survie qu'il faut suer du sang et du sperme...Papa et maman sont venus de là-bas (PDF, 19).

Une fois installé, le rêve de fortune et d'épanouissement n'est toujours pas au rendez-vous. La désillusion, le désenchantement, se substitue vite à la myriade d'ambitions nourries avant le départ. Alors, beaucoup de familles d'immigrés se retrouvent du jour au lendemain dans des conjonctures intenables : crises identitaires, marginalisation, etc. La famille au cœur du récit de Tchak, secouée par la précarité et une profonde crise d'identité, va vers l'anéantissement total

³ En ligne, voir les références en Bibliographie.

et mène une vie morne, sans projets ni perspective d'avenir. Pour le fils aîné, narrateur de l'histoire, c'est :

une vie sans horizon, c'est un peu comme une variation autour de la même merde et du même sourire qui s'enlacent et s'entrelacent à la manière des serpents qui font l'amour pour pondre des œufs ou des petits déjà prêts à s'en aller ramper leur destin où ils peuvent. Une vie sans horizon, c'est une variation autour du même truc aussi bleu qu'une marine. On ne peut que la raconter dans tous les sens parce qu'elle n'a aucun sens. On ne peut que la répéter parce qu'elle-même se répète. On ne peut que la tordre parce qu'elle-même est tordue. On ne peut que la lâcher en un bruit répétitif, un peu comme une goutte d'eau qui tombe à un rythme régulier au fond d'un seau vide et produit l'unique mélodie ou vacarme dans un empire de silence. Banal bruit au départ, mais qui, à force de se répéter, finit par vous envahir la tête, par vous agacer et même par vous lasser. Et, il vous rend fou au bout du chemin (PDF, 9).

Pour échapper à toutes ces difficultés quotidiennes, matérielles, financières ou économiques, presque tous les membres de la famille du narrateur transforment leur corps en une valeur marchande.

3. Le corps-capital

Dès les premières lignes du roman, la banlieue, qui sert de décor, est présentée comme un environnement défavorisé où « Le chômage, le désœuvrement, [engendrent inévitablement] la délinquance, la prostitution » (PDF, 20). Aussi n'est-il pas étonnant de constater que le récit mis en place déroule la déchéance d'une famille qui mène une vie sans perspective, de la mère au fils en passant par les filles, empêtrés dans le commerce du corps. Ce dernier s'offre comme une bouffée d'oxygène, une démerde quotidienne dans un contexte marginalisant et dominé par un discours à la tonalité lepéniste et des intellectuels de l'extrême droite à l'instar d'Eric Zemmour (2014) qui prétendent que l'immigration brise l'unité de la France. Le chef de famille, dont les rêves de fortune sont partis en fumée, ne vit plus que par la perspective du rapatriement de son corps à sa mort. La mère noie ses frustrations et ses échecs conjugaux dans le sexe tarifé et une lubricité boostée par le contexte éminemment libéral, voire libertin, de l'Occident. Le fils, entre déboulochage des clichés racistes et déni de ses origines africaines, devient un hédoniste, un cynique et un proxénète d'envergure. Les sœurs cadettes, désarmées dans un système administratif qui marginalise les enfants d'immigrés, trouvent dans la prostitution un moyen de survie. C'est sans ambages un aspect de la vie des familles africaines immigrées à Paris que révèle ce roman de Sami Tchak, qui fictionnalise une thématique chère à l'auteur : la sexualité en milieu social. L'œuvre est traversée de part en part d'actes sexuels qui frisent la pensée libertine. Pour certains immigrés, il n'est pas facile de trouver « quelque chose à se mettre sous la bite » (PDF, 92), comme le héros nous le fait savoir. Il y a même des ça (membres virils) qui n'ont plus leur lot de pain quotidien. Le sujet narrant s'amuse à imaginer entre lui et le lecteur supposé une certaine complicité qui l'amène à se livrer à des confidences : « Est-ce que je vous ai dit que j'ai deux petites sœurs qui ont mal tourné et font actuellement putes en Hollande ? » (PDF, 9). Au sujet de sa mère pour qui la prostitution est « la dignité des vaincus » (PDF, 48), il fait comprendre à ce même lecteur complice que :

maman avait aussi beaucoup d'amants, des tripotées d'amants, des vieux comme des jeunes. Même des gosses qui n'ont pas encore perdu leurs dents de lait baisaient ma pute de maman. Elle distribuait son numéro de boulot à tout le monde. Les amants donnaient des rendez-vous partout [...] maman mett[ait] son derrière et ses seins dans un distributeur automatique des supermarchés (PDF, 54-55).

En plus du domaine bancaire et ses guichets automatiques où tout détenteur d'une carte magnétique conforme peut effectuer des opérations monétaires, le domaine du logement est aussi exploité par le narrateur de Tchak. Il utilise le terme « cabane » pour faire référence au sexe de sa mère. L'image qui se dégage de cette expression est celle d'un petit abri provisoire, sommaire. La cabane est construite de façon expéditive. En y associant le sexe de sa mère, le jeune narrateur vise à insister sur l'accueil rapide caractéristique des ébats licencieux de sa génitrice avec les hommes fortunés. Le statut de ces derniers joue en leur faveur. Du moment qu'un client se révèle nanti, riche ou menant une activité qui lui rapporte suffisamment d'argent, la mère du narrateur lui offre promptement ses grâces, sans grandes formalités. L'idée de fleur de macadam est également reprise par « Gargote maternelle », toujours pour mettre en avant la sexualité tarifée de la mère du narrateur. Elle est comme un restaurant populaire où il suffit de deux sous pour satisfaire sa faim.

Quant à sa cousine, elle s'est « taillé une adresse dans le XVIe [grâce] à la sueur de son derrière » (PDF, 177). Dans la suite du récit le héros, mourant d'admiration pour sa mère – « je suis fier d'une salope » (PDF, 79) –, enfile les chaussons de celle-ci et glisse peu à peu vers le proxénétisme. Il capitalise le corps de sa cousine et en tire autant de profit que cette dernière qui « compte beaucoup sur son corps » (PDF, 193). Ensemble, ils vont mettre sur pieds des stratégies pour amasser de l'argent. À la fin du roman, le narrateur déclare : « le cul est comme n'importe quelle marchandise » (PDF, 223).

Le héros de Tchak s'adresse à un destinataire qu'il veut clément. L'interpellation du narrataire est presque systématique dans la narration. Et le narrateur le pose comme une oreille attentive qui ne juge point, ne s'offusque point, se contentant simplement d'écouter. Au début du récit, les propos du narrateur prennent la forme d'aveux profondément sincères et réfléchis. C'est comme si, avant toute chose, le héros a besoin d'un narrataire qui aura un intérêt à l'écouter et qui manifestera de l'attention, voire de la compréhension, eu égard aux origines de sa famille et aux conditions de vie de celle-ci :

Mais, est-ce que je vous ai dit que mes parents sont nés là-bas et que moi je suis né ici ? Je croyais l'avoir fait, excusez-moi. Et puis... Est-ce que je vous ai dit que j'ai deux petites sœurs qui ont mal tourné et font actuellement putes en Hollande ? J'ai oublié, pardon. Il y a des choses que j'oublie, mais je n'ai pas peur de le dire. Vous ne m'avez rien demandé, c'est moi-même qui ai décidé de parler. Ce que je vous dirai en mon âme et conscience, je le dirai avec la liberté que me confère la nation (PDF, 9).

Rien ne sera donc omis sur les déboires et les misères d'une famille d'immigrés empêtrée dans la capitalisation marchande de la sexualité. Tout se passe dans un pays de liberté et même de libertinage, la France. Le narrateur parlera donc librement sans cacher quoi que ce soit. Et pour se libérer, avouer ses secrets, il invite dès le premier paragraphe du texte un lecteur confident et compréhensif, à même d'intégrer la liberté de parole qui est le propre de son milieu socio-éducatif, de son pays de naissance. L'espace est alors présenté comme un lieu de liberté dans les mœurs, les usages et les coutumes. Le type de lecteur voulu est ainsi préparé à entrer dans l'imaginaire d'un esprit, d'une conscience habitée par un mal-être. Ce « vous » martelé au commencement de la narration sera par la suite systématiquement répété – par des « voyez-vous », « je ne vous dis pas » ; « je ne vous ai pas dit », « remarquez », etc. – comme si l'on voulait s'assurer qu'il est présent et que l'histoire que l'on raconte est lue ou écoutée par quelqu'un. Parfois le narrateur se comportera comme si le lecteur virtuel pouvait s'opposer au

récit des événements passés. Il lui demandera son accord pour revenir sur une action qu'il a interrompue pour raconter d'autres faits passés : « Enfin, si vous n'y trouvez aucun inconvénient, nous pouvons revenir à nos oignons du jour ! Ce jour-là donc [...] » (PDF, 136). Le narrataire est apostrophé sur l'organisation du récit. On s'attend à ce qu'il émette des avis sur la structure des événements. Il devient un confident, le détenteur d'un secret, un ami de qui l'on n'attend pas un jugement moral, mais une attitude compréhensive.

Un autre phénomène frappant dans ce roman réaliste et sociologique de Sami Tchak est l'anonymat des protagonistes. L'identité des personnages n'est pas révélée ou alors il leur est attribué des prénoms qui ne disent rien sur leur origine, leur caractère, leur psychologie. Le choix de l'anonymat ou de l'option prénomiale est comme orienté vers l'expression d'un goût exotique ou vers la (re)présentation d'un phénomène général qui ne concerne pas un individu ou un groupe particulier. Telle est, à tout prendre, l'impression générale qui se dégage du choix anonyme de Tchak. Son narrateur est un « Je » sans suite, c'est-à-dire sans nom et autres éléments qui pourraient permettre de le situer dans une société, une culture, etc. Son entourage aussi est enveloppé d'une imprécision patronymique et prénominale comme si le phénomène érotique présent dans l'œuvre était propre à tous les immigrés de France sans aucune restriction culturelle. « Mon prof de math, mon papa, ma maman, ma cousine, ma nièce, mon ami le Malien, la cousine de mon ami le Malien, mon oncle, la tante de..., le père de..., la mère de... », telles sont les nominations a-sémiques et muettes que l'on rencontre dans *Place des fêtes*. Le roman installe une kyrielle de personnages avec pour épice une famille d'immigrés mais desquels le lecteur n'aura pas d'informations en ce qui concerne les noms. On est dans une sorte de généralisation du principe de causalité entre immigration, difficultés d'intégration et débauche ou existence prostitutionnelle.

Sami Tchak rejoint ainsi Amely James Koh-Bela (2004) qui a écrit que la prostitution est un moyen de survie pour les populations étrangères victimes de discriminations et d'exclusion dans les plus grandes métropoles occidentales. Vendre son corps est de ce fait lié au traitement inégal des immigrés dans les pays du Nord. Le cas de la France est ici sociologiquement étudié et mis en exergue par le roman de Tchak. Entre autres causes de la prostitution des étrangères, des Africaines en France, se trouvent la ségrégation, l'enfermement administratif et le blocus social. Ces phénomènes sont liés ; et c'est en leur faisant échos que *Place des fêtes* se révèle être un document de sociologie. Son narrateur n'est qu'un petit « black » raté, un adolescent enragé de banlieue qui en veut à tout le monde entier avec ses « Putains de ci, Putains de ça », qui casse tout et se réfugie dans la luxure, la débauche, la prostitution et le proxénétisme. Son père, sa mère, ses sœurs ne sont pas loin de cette descente aux enfers politiquement programmée par une France qui racialise les rapports sociaux.

Au sortir de cette analyse, il est clair que le texte étudié est un véritable document de sociologie sur les difficultés en banlieue. Il s'agit d'un compte-rendu testimonial où le réalisme, l'exposé du rapport causal entre immigration, banlieue et dépravation laisse peu de place à l'imagination. *Place des fêtes* déballe la tragédie d'un couple immigré en France, pris dans l'étau de la discrimination, et avec comme sortie possible le réconfort d'Éros : le narrateur est le fils aîné d'une famille africaine immigrée qui semble avoir trouvé dans le sexe une consolation. Il relate la vie de sa famille réduite à se prostituer, à s'adonner, de la mère aux filles, lui y compris, à la sexualité tarifée. Le sexe se révèle être la clé de l'existence et de la

réussite sociale. La mère se prostitue et adore le faire car elle est dans un pays libéral en matière de sexualité. Elle a beaucoup de clients et un nombre considérable d'amants. Le fils la copie et aime, par-dessus tout, la luxure. Les filles comme leur mère vont finir dans la prostitution. Tout se passe dans une banlieue où le narrateur révèle parfois au lecteur les dessous des familles.

Bibliographie

AEBY V, 2011, « Les banlieues en France ». Disponible sur http://leuropedeslibertes.u-strasbg.fr/article.php?id_article=391&id_rubrique=72, consulté le 15 décembre 2011.

ANGENOT M et ROBIN R, 2002, « La sociologie de la littérature : un historique », in *Discours social*, Nouvelles séries, Volume IX.

ATTIKPOE K, 2011, « De la transgression comme pratique esthétique dans les romans de Sami Tchak », Thèse de doctorat présentée à la Faculté des études supérieures et postdoctorales en vue de l'obtention du grade de Ph.D. en littératures de langue française, Université de Montréal, Décembre.

AUBERT N, 2002, « Espace », dans ARON Paul, SAINT-JACQUES Denis et VIALA Alain (s/d), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF.

BERTON J-C, 1983, *Histoire de la littérature et des idées en France. Angoisses, révoltes et vertiges*, Paris, Hatier.

FEZE, Y-A et MBOUAPDA D, 2009, « Le voyage Afrique noire – Occident – Afrique noire : (re)découverte de l'autre et de soi », dans *Intel'actuel* n° 7/8.

FONKOUA R-B, 2007, « Écrire la banlieue : la littérature des "invisibles" », in *Cultures Sud*, « Retours sur la question coloniale », avril.

KOH-BELA A, 2004, *James Dans l'enfer de la prostitution africaine en Europe*, Ccinia Communication.

LAVIGNE Ch, 2007, « Entretien avec Sami Tchak au Salon du livre », Paris, Disponible sur <http://www.dailymotion.com/video/x1jytd> (consultée le 08 septembre 2017).

PLEKHANOV, Gueorgui (1974), *Questions fondamentales du marxisme – Le matérialisme militant*, Paris, Les Éditions Sociales.

TCHAK S, 2001, *Place des fêtes*, Paris, Gallimard.

TCHAK S, 1999. *La prostitution à Cuba : communisme, ruses et débrouille*, Paris, l'Harmattan.

TCHAK S, 1999. *La sexualité féminine en Afrique : domination masculine et libération féminine*, Paris, l'Harmattan.

TCHAK S, 2000. *L'Afrique à l'épreuve du sida*, Paris, l'Harmattan.

TCHAK S, 2011, *Al Capone le Malien*, Paris, Mercure de France.

TCHAK S, 1988, *Femme infidèle*, Lomé, Nouvelles Éditions.

TCHUMKAM, H, 2012, « Ce que les littératures francophones font à Paris ou qui a peur des littératures de banlieue ? », dans *La Tortue Verte* (Revue en ligne des Littératures Francophones, www.latortueverte.com) : « Ce que Paris fait aux littératures francophones », Dossier n°1, janvier.

ZEMMOUR É, 2014, *Le suicide français*, Paris, Albin Michel.